

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 12 mars.

On va établir, à dater d'aujourd'hui, des places de commandant dans les villes principales, et ces commandans seront assistés de 4 officiers subalternes. Les demandes et les réquisitions de tout genre seront remises à ces commandans, qui régleront les logemens, l'entretien des hommes et des chevaux, les expéditions, les transports des bagages, qui auront soin du nombre des chevaux de paysans nécessaires à ces transports, et des guides dont ils auront besoin dans leur route. On établira des corps-de-garde et des chambres de malades qui seront soignés par les chirurgiens du district et les médecins du pays. La police des chemins sera soumise aux commandans de ces villes, qui auront soin de faire entretenir en bon état les chemins et tous les ponts, qui donneront des sauvegardes et les patrouilles nécessaires pour la sûreté du pays. Partout où les employés ont des uniformes, ils seront obligés de les porter.

(Abeille du Nord.)

ALLEMAGNE.

Des bords du Danube, le 19 mars.

Tout le commerce de l'Allemagne méridionale se ressent du nouveau système des douanes adopté et mis en vigueur par le gouvernement bavarois depuis le 1^{er} janvier 1808. Ce gouvernement avait déjà publié en 1799 une organisation provisoire des douanes pour la Bavière, Neubourg, le Haut-Palatinate, Sulzbach et Leuthenberg. Le système établi par cette organisation était basé sur les principes d'une liberté illimitée de commerce, en vertu de laquelle l'importation de toutes les marchandises étrangères, à l'exception des sels, était permise, moyennant un droit peu considérable, et l'exportation était entièrement libre. Le transit était favorisé, et assujéti à une contribution assez insignifiante. Une seconde organisation des douanes parut en 1804; elle ne s'étendait qu'aux anciennes provinces, et était, quant aux principes, presque en toutes ses dispositions, conforme à la première. Mais, pour augmenter les revenus de l'Etat, on avait fixé alors des droits plus considérables; le droit de consommation, entre autres, fut particulièrement augmenté; le droit d'exportation le fut aussi. On introduisit en même temps plusieurs nouveaux droits, et on prononça des peines plus fortes contre la fraude. Les nouvelles provinces bavarroises ne furent point assujéties à cette organisation, à l'exception néanmoins de la principauté de Passau, qui fut, en 1806, enclavée dans la ligne des douanes bavarroises. Les possessions en Franconie et en Souabe, ainsi que le Tyrol, en restaient exclues. On trouva bientôt que ce système était défectueux; qu'il entravait le commerce dans l'intérieur, et qu'il établissait des dispositions particulières pour quelques provinces auxquelles quelques-unes des provinces voisines devaient, sous de certains rapports, tout-à-fait étrangères. Les commerçans du Tyrol réclamèrent particulièrement contre cet ordre de choses. Le gouvernement, après avoir consulté une commission d'administrateurs et de négocians éclairés, fit rédiger en 1807 la nouvelle organisation, publiée par un rescrit du roi. Elle diffère de toutes celles précédemment introduites, en ce qu'elle est obligatoire pour tout le royaume. Elle supprime tous les droits anciens perçus pour le compte des caisses royales, en exceptant seulement ceux sur les vins, l'eau-de-vie et les autres boissons. Elle déclare passibles des nouveaux droits établis, tous les objets portés au tarif, qui passent la ligne des douanes. Le droit principal est celui de consommation, fixé à trois florins par quintal. Le droit d'exportation et le droit de transit ont été diminués; le premier n'est que de trois kreutzers par quintal, et le second que d'un kreutzer par quintal. Il n'existe plus aucune différence relativement aux marchandises introduites, quant à leur destination future; il faut en acquitter le droit de consommation, soit qu'elles restent dans le pays, soit qu'elles ne puissent pas y être vendues.

(Journal du Commerce.)

INTÉRIEUR.

Isle-d'Yeu, le 8 mars.

Le 4 de ce mois, à cinq heures vingt minutes du soir, nous avons éprouvé à l'Isle-d'Yeu une violente secousse de tremblement de terre, qui a duré près de quatorze secondes. Tous les habitans sont sortis de leurs maisons, dans la crainte de les voir écrouler: si elles n'étaient bâties aussi basses qu'elles le sont, on croit qu'il n'en eût guère resté sur pied. Deux énormes rochers de la côte, dans la partie du S. O. de l'île, se sont écroulés dans la mer. On a remarqué lors de cet événement deux sources d'eau douce très-claire, qu'on n'avait jamais vues.

Le même jour, vers les quatre heures du soir, une petite frégate anglaise de 28 canons a poursuivi, jusque sur nos côtes, deux bâtimens de l'île, venant de Bordeaux, et chargés de vin: ceux-ci se sont échappés par la protection du feu de nos batteries, qui ont envoyé à la frégate quinze boulets, dont deux ont traversé ses voiles, et l'ont forcée de s'éloigner.

Paris, le 27 mars.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 11 décembre 1807, sur la demande de Jacques-François Alinquant, couvreur-plombier à Compiègne, et de Marie-Anne-Françoise Decharly, son épouse,

Le tribunal de première instance à Compiègne, département de l'Oise, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-Alexandre Decharly, de Compiègne.

Par jugement du 28 brumaire an 13, vu la demande de Jean et Françoise Peyrusse Lalleur, frère et sœur, domiciliés à Montléon et à Maubourguet, en déclaration d'absence d'autre Jean Peyrusse leur frère, disparu depuis plus de dix ans,

Le tribunal de première instance à Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, a ordonné une enquête contradictoirement avec le procureur impérial, pour constater l'absence de Jean Peyrusse.

Par jugement du 4 décembre 1807, sur la demande de Pierre Foissac, cultivateur à Anglure, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département de l'Aveyron, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Antoine Foissac, disparu il y a plus de 10 ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 19 novembre 1807, sur la demande de Jean-Baptiste Dupuis, capitaine de la garde de Paris,

Le tribunal de première instance à Metz, département de la Moselle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Baptiste Dupré.

Par jugement du 4 janvier 1808, sur la demande de Prosper Henriot, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Château-Thierry, département de l'Aisne, a déclaré l'absence de Denis Leclerc, de Château-Thierry.

Par jugement du 3 décembre 1807, sur la demande de Pierre Lamothe, propriétaire à la Ville-Dieu,

Le tribunal de première instance à Montauban, département du Lot, a déclaré l'absence de Jean-Joseph Lamothe Mouchet.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande d'Anselme Reignoux, propriétaire à Thenet,

Le tribunal de première instance séant au Blanc, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Sivain Raujon.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

OEuvres poétiques de Boileau Despréaux, avec les notes de Ponce-Denys-Ecouchard Lebrun, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur. Un vol. in-8°. A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10.

Les poésies de Despréaux, commentées par le poète Lebrun, sont un monument et peut-être une époque à signaler dans notre littérature. Tout est ici également curieux, également digne de remarque, à commencer par la réunion de deux noms, qui ne semblent pas destinés à faire ensemble une route très-longue vers le terme commun du voyage: peut-être même ne sera-ce pas celle de nos alliances de mots qui paraîtra un jour la moins hasardée. Mais laissons faire au tems; et, sans pressentir ou devancer son arrêt, bornons-nous à examiner ici comment deux hommes, partis des mêmes principes, sont arrivés à des résultats si opposés. Cette question, qui d'ailleurs n'est pas sans intérêt, pourra, chemin faisant, en résoudre plusieurs autres, qui se représentent journallement, et dont la réponse est dans l'examen même de la chose.

Ceux qui ont vécu dans l'intimité de Lebrun savent (et ces notes même le prouvent jusqu'à un certain point), que son admiration était sincère pour les hommes qui ont créé, enrichi ou illustré notre langue poétique. Il ne prononçait qu'avec respect les noms de Racine, de J. B. Rousseau, et sur-tout de Despréaux; il se glorifiait d'avoir recueilli les conseils d'un fils du Grand Racine, et d'avoir attaché, pour ainsi dire, un nouveau siècle littéraire, à l'époque brillante qui finissait, et que n'ont reproduire encore les fastes poétiques d'aucune nation moderne.

Mais les tems n'étaient déjà plus les mêmes: notre poésie avait acquis, grâce aux efforts réunis de Boileau et de Racine, un degré de force, de pureté, d'élégance et d'harmonie, au-delà duquel il n'y avait plus de progrès à espérer, mais seulement une décadence inévitable à craindre. C'est comme eux qu'il fallait écrire désormais, pour bien écrire en vers; et la plus grande gloire de leurs successeurs, eût été d'obtenir un rang à côté d'eux; il n'y en avait point à prétendre au-dessus. Aussi Louis Racine et J. B. Rousseau, immédiatement formés à cette grande école, et doués l'un et l'autre d'un talent distingué pour la versification, ne sont-ils parvenus, avec beaucoup d'efforts et de mérite, qu'à se faire nommer à une distance respectueuse de leurs modèles. Alors parut un homme destiné à reproduire en lui seul tout un siècle de gloire littéraire; à parcourir tous les genres de poésie; et à laisser dans tous des traces d'un talent aussi flexible que varié. Cet homme, suffisamment désigné à ces traits, pour tout ce qui sait lire et penser; cet homme que son génie appelait si puissamment dans la carrière dramatique, se proposa d'abord Racine, pour modèle du style tragique. Les traces même de l'imitation sont si sensibles dans *OEdipe*, et sur-tout dans *Mariamne*, que l'on y reconnut un élève capable d'être un jour le rival de Racine. On vit, dans *Brutus* et dans *la Mort de César*, les efforts souvent heureux d'un écrivain habile qui tâchait de concilier la force et l'énergie de Corneille, avec la grâce et l'élégance continue de Racine. On doit regretter même que Voltaire ait abandonné ce dernier parti: cette grande et belle manière eût constitué une nouvelle école, qui en fortifiant ce que le style de Racine peut offrir quelquefois d'un peu faible, et en prêtant au génie de Corneille la grâce d'expression qui lui manque souvent, eût réuni dans un seul homme les perfections de style de nos deux plus grands poètes dramatiques. Mais soit qu'une pareille étude fût incompatible avec la mobilité d'imagination qui caractérisait Voltaire, soit que le sentiment de sa force l'avertît qu'il était fait pour donner et non pour suivre des modèles, il renonça bientôt à ce système d'imitation, il voulut avoir, et il eût un style à lui; et c'est de *Zaïre* que l'on peut dater cette espèce de révolution dans les idées et dans le style poétiques. C'est là que l'on fut ébloui, pour la première fois, par la pompe et l'éclat d'une versification toujours brillante, qui masquait si heureusement les défauts du style, qu'ils échappèrent à la critique même, si la critique ne se faisait un travail et un devoir de les chercher; c'est là que Voltaire contracta, pour ne plus l'abandonner, cette manière expéditive qui est devenue le cachet particulier de sa versification.

tragique. Il était impossible à un esprit de la trempe du sien de se refroidir un moment sur son travail; sa plume ne marchait pas, elle était emportée malgré lui; il ne pouvait s'arrêter à chercher les beautés du style; il fallait qu'elles s'offrissent à lui. Au lieu donc de recourir, comme Racine, à ces figures de diction, dont l'emploi exige une étude approfondie des ressources d'une langue, et dont l'art a besoin lui-même d'une étude particulière, pour être parfaitement senti, il préféra celles que l'enthousiasme de la composition présente en foule à l'imagination du poète, et qui, par cela même, sont d'un effet plus certain sur le commun des spectateurs. Il ne s'agit point ici d'un rapprochement raisonné des manières comparées de Racine et de Voltaire; un pareil objet offrirait à lui seul la matière d'un très-long article: mais il était indispensable de poser les bornes où l'école moderne commença à s'écarter de celle de Racine et de Boileau, et d'établir les caractères principaux qui les distinguent l'une et l'autre. Le premier et le plus essentiel, selon moi, c'est la dangereuse facilité qui caractérise la manière de Voltaire, facilité dont l'abus a été si funeste à sa gloire, et qui a mis entre ses ouvrages en vers une si prodigieuse distance. Racine cache, au contraire, sous le naturel le plus simple et le plus aimable, un art si profond, un travail si savant, qu'il faut se borner à l'admirer, sans songer à l'atteindre jamais.

Il n'est donc point surprenant que l'Ecole de Voltaire ait trouvé tant de partisans, et formé un aussi grand nombre d'élèves. Mais il était plus facile d'en imiter les défauts, que d'en saisir le coloris enchanteur: le pinceau de Voltaire était devenu entre ses mains une baguette vraiment magique: et le prestige de son style n'est pas ce qu'il y a de moins merveilleux dans cet homme étonnant en tout. Son secret lui est resté; et ses imitateurs les plus fideles n'ont pas tardé à reconnaître qu'il est des choses qui ne s'imitent point, et qu'il est en poésie, comme dans les autres beaux-arts, un faire particulier à tel ou tel maître, et que les élèves ne reproduisent jamais qu'imparfaitement. Celui de Voltaire, malgré son apparente facilité d'imitation, était peut-être plus difficile à saisir encore que celui de Boileau même et de Racine; ils devaient tant l'un et l'autre au travail, que l'on pouvait espérer que la même constance obtiendrait le même résultat. Mais qui eût osé se flatter d'avoir reçu de la nature l'imagination brillante, l'âme de feu dont elle avait doué Voltaire à un si haut degré? Un autre inconvénient de son influence littéraire, c'est d'avoir fait négliger un moment l'étude des grands modèles de notre poésie; et comme il n'y a qu'un pas, en ce genre, de l'indifférence au mépris, on ne tarda pas à regarder comme usée la langue de Racine et de Boileau; on ne balança pas à les accuser de *timidité*; bientôt Racine ne fut plus qu'un *froid bel-esprit*, et l'auteur du *Lutrin* un *écrivain sans feu, sans verve et sans fécondité*. On sait quels écarts déplorables furent la suite nécessaire de semblables paradoxes, et dans quel chaos notre langue poétique était sur le point de retomber, si des hommes doués d'un véritable talent, n'eussent lutté avec courage, pour détrôner encore une fois Ronsard et Dubartas. Mais, partagés eux-mêmes entre le respect dont ils faisaient profession pour les maîtres, et ce qu'ils croyaient devoir de complaisance aux idées nouvelles, ces écrivains ne remplirent qu'imparfaitement leur objet; et c'est alors que s'établit entre les deux écoles, une lutte qui n'est point encore terminée, mais dont l'issue est aujourd'hui facile à prévoir.

Il n'est aucun de nos poètes modernes chez qui ces différences soient plus sensibles que dans le poète Lebrun: ses ouvrages sont le combat perpétuel du bon et du mauvais principe poétique. Partout de grandes beautés et de grandes taches de diction; des vers magnifiques et des vers ridicules; souvent enfin de belles strophes et rarement une belle ode. Partout on reconnaît l'homme vraiment formé à la bonne école (1), mais jaloux aussi d'établir la sienne et de prendre sur notre Parnasse un rang particulier: la postérité le lui assignera. Nous reviendrons d'ailleurs sur l'examen de ses ouvrages, quand le public jouira de leur collection complète. Il ne s'agit aujourd'hui que de ses remarques sur Boileau, ou plutôt de sa *Poétique* à l'usage de la nouvelle école; car ce titre conviendrait beaucoup mieux à ce recueil de notules, qui paraîtront au premier coup-d'œil, peu dignes de Boileau, et même de Lebrun. Peut-être trouvera-t-on qu'il fallait annoncer sans la moindre prétention

(1) Je n'en veux pour preuve, que son épître sur la bonne et la mauvaise plaisanterie, où le goût le plus sévère trouverait à peine un vers à reprendre, et qui respire d'un bout à l'autre le meilleur ton; il est peu d'ouvrages modernes qui se rapprochent davantage de l'excellente manière de Boileau, et qui prouvent plus formellement ce que Lebrun en a dit, s'il eût su se renfermer sagement dans les bornes de son talent, et mesurer son essor à ses forces.

quelques lignes éparses, où rien n'est discuté, et qui n'indiquent le plus souvent à l'admiration studieuse de l'élève, que ces sortes de beautés qui sont de nature à ne lui point échapper. On avait droit, sans doute, d'attendre plus et mieux de la part de Lebrun; mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que les principes professés dans le commentaire sont en contradiction manifeste avec ceux que professait l'auteur commenté, et auxquels nous sommes redevables de ses chefs-d'œuvre et de ceux de son illustre ami. Lebrun, par exemple, dans la seule note où il se soit livré à quelques développements, établit en principe « qu'un *vraiment beau génie* dédaigne les minuties grammaticales, qui offensent la raison, *énervent le génie* et ne l'embellissent jamais. » Quoi! c'est en commentant celui qui a dit si positivement et avec tant de raison:

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
.....
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain;

et qui, en cela comme dans presque tout le reste, a donné le précepte et l'exemple à-la-fois; c'est, dis-je, en commentant le poète même de la Raison, que l'on se permet d'avancer un semblable paradoxe. Quoi! ces *minuties grammaticales* que Racine et Boileau avaient la faiblesse de ne point dédaigner, ont *énervé le génie* de l'auteur d'*Athalie* et de celui du *Lutrin*, ont *offensé la raison* dans les belles épîtres et dans l'Art poétique de Boileau! On réfute assez de pareilles erreurs en les citant; il en est de même de celle-ci: « Quelques auteurs, dit Lebrun, ont prétendu que Boileau jetait sa pensée en prose sur le papier, et qu'il l'habillait ensuite en vers. Ce travail mécanique *serait la mort du génie*. » L'oracle a parlé; mais rétablissons d'abord les faits: il est constant que ce *travail mécanique* était cependant celui de Boileau et de Racine: Saint-Marc nous a conservé, entr'autres, la neuvième satire écrite toute entière en prose, et ce n'est certes pas dans celle-là que le *travail mécanique* du prosateur a tué le génie du poète. Quant à Racine, on sait qu'il écrivait en prose, non-seulement le plan général de ses tragédies, mais les divisions, scène par scène, et le dialogue même, et qu'il avait coutume de dire qu'alors sa pièce *était faite*. Voilà des faits généralement connus, et sur lesquels il est impossible d'en imposer à qui que ce soit. Quel motif ou quel intérêt faut-il donc supposer à ceux qui voudraient les contredire aujourd'hui? le motif tout simple de justifier d'avance les écarts de tous les genres que l'on a cru pouvoir se permettre; les innovations étranges que l'on s'est efforcé d'introduire dans la langue de Boileau et de Racine; ces *alliances de mots* enfin, dont on a fait tant de bruit de nos jours, et qui sont plus fréquentes cent fois, et plus heureuses sur-tout, dans ces poètes mêmes si indiscrètement accusés de *timidité*. Il n'y a rien, sans doute, de plus heureusement hardi dans toutes les odes de Lebrun, que le *Lit effronté*, le *Poignard catholique* et l'*Thérétique douloureux*; que des portes qui obéissent, un glaive, et des trésors qui marchent, dans Racine, et cent autres exemples de la même force d'expression. Mais voilà les bornes où doit s'arrêter l'essor de l'expression poétique; et c'est pour ne les avoir pas su respecter assez scrupuleusement, que le talent de Lebrun s'est si souvent égaré dans sa marche, et en égarerait d'autres encore après lui, si le remède n'était ici à côté du mal. Que l'exemple au moins de ce poète rende donc plus retenus ceux de ses disciples qui pourraient céder au danger de l'imitation! qu'ils sachent que s'il est beau et hardi de *paître l'embonpoint des chanoines*, de laisser vieillir un prince dans une longue enfance, etc. il n'est que ridicule de faire rire un arc, d'ennivrer le tonnerre, de plonger des pas vivans, de s'asseoir sur les siècles, etc. etc.

Lebrun ne parle pas toujours, il est vrai, cet étrange langage, et la nécessité d'être sévères nous impose la loi d'être justes. Il y a dans toutes ses pièces des traits qui décelent le grand poète; des strophes entières qui sont sublimes de pensée ou d'expression; mais ces beautés mêmes ne font qu'ajouter aux regrets de retrouver dans ses meilleures odes, plus ou moins de traces de ce néologisme poétique, dont il avait contracté l'habitude, et qu'il avait le malheur de regarder comme le premier caractère de son talent, et le mérite principal de ses productions. Ce qui rend ces regrets plus vifs encore, c'est qu'il est impossible de se dissimuler que Lebrun eût pu faire à notre poésie un honneur immortel; c'est qu'il est pur, naturel, harmonieux sans effort, quand il a voulu l'être; qu'il eût vraiment fait faire à la langue poétique un pas de plus, et qu'il a le premier essayé de plier au ton didactique sa dédaigneuse inflexibilité.

Ce n'est donc point pour avoir méconnu les sources du vrai beau, pour n'avoir point assez

étudié, assez vivement senti le prodigieux mérite de nos grands modèles, que Lebrun a donné quelquefois une direction si fautive à son talent; c'est pour avoir ambitionné la gloire indiscrette de devenir modèle à son tour, et de se croire par conséquent plus hardi, plus créateur, plus poète que ses maîtres mêmes; c'est, en un mot, l'abus des principes les plus sains, et de la meilleure méthode, qui est devenu la source de toutes ses hérésies poétiques.

Il était impossible qu'en apportant de semblables préjugés à l'examen de Boileau, Lebrun ne tombât pas sur ce grand poète dans de fréquentes erreurs. En voici quelques exemples:

L'aimable comédie avec lui (Molière) terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Put plus est un peu dur à l'oreille, avait dit Voltaire. Ecoutez Lebrun: ne put plus se tenir, loin d'être dur, fait beauté: le vers est chancelant comme le personnage. « Prononcez, lecteurs, entre l'oreille de Voltaire et celle de Lebrun! » La calomnie en main: belle expression, dit le commentateur; mais que Boileau doit peut-être à Corneille:

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, etc.

Ce qu'il fallait remarquer ici, c'est que l'expression, pleine de force et de justesse dans Corneille, n'est pas à beaucoup près aussi heureuse dans Boileau: que la vengeance à la main, présente l'image d'une main armée de l'instrument qui va servir sa vengeance: et qu'il n'est pas aussi facile de se faire une idée prompte et juste de l'arme de la calomnie. Il reste trop de vague, et la peinture est manquée.

Ailleurs, cet homme qui a tant hasardé de tours et d'expressions, condamne ce beau vers de Boileau:

Et plus en criminel ils pensent m'ériger.

« On dit bien ériger en héros; mais peut-on dire ériger en criminel? Je ne le crois pas. »

Vos scrupules font voir trop de délicatesse, pourrait-on dire ici à Lebrun. Non, sans doute on ne le dirait pas en langage vulgaire; et c'est pour cela que la poésie peut et doit le dire; comme elle avait déjà dit:

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

Et c'est, parmi tant de beaux vers de Corneille, celui que Racine trouvait le plus beau, et admirait le plus franchement. Mais tout est compensé dans ce commentaire; et si la belle expression *ériger en criminel*, a semblé reprochable à Lebrun, il en est de véritablement condamnables, qu'il s'efforce de justifier. On connaît, par exemple, les vers heureux que le grand Arnauld substitua à ceux où l'auteur de l'Art poétique avait trop énergiquement rappelé le ton et le style de Regnier. Croirait-on que Lebrun regrette sincèrement le cynisme de la première leçon; il la cite et s'écrie: « Arnauld fit changer ces vers piquans, pour les vers lourds, froids et sans sel qui subsistent aujourd'hui. Arnauld eut grande raison comme docteur de Sorbonne, et grand tort comme poète. » Il eut également raison comme poète, et les deux vers que le docteur fournit sur-le-champ au Satyrique, valent bien, sous le rapport même du style, ceux qu'il lui faisait retrancher. Croirait-on que Lebrun ne craint pas de reproduire ailleurs la pitoyable critique de Pradon sur

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Il ne se borne point à trouver, comme Pradon, que le poète a un peu joué sur le mot; il va plus loin; qu'on en place un autre, dit-il; et le vers sera peut-être moins heureux. Il est fâcheux que Boileau n'ait pas senti le prix de ces gentilleses, et ait renoncé de gaieté de cœur à d'autres beautés poétiques du même genre. Le Jonas, entr'autres, au lieu de sécher tout simplement, eût pu jaunir dans la poussière. Il ne fallait pour cela que jouer un peu sur le mot; et le Jonas qui jaunit, eût heureusement figuré avec le Moïse qui commence à moisir. Le goût de Lebrun ne nous semble pas plus irréprochable dans la remarque suivante. Boileau avait dit:

Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

Et Voltaire s'était servi, pour rendre la même pensée, du tour suivant:

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

Le Brun appelle cela mettre en prose le vers de Boileau. Je doute que les connaisseurs souscrivent à ce jugement. Peut-être ne trouveront-ils pas davantage que le vers,

Je l'attends, dans deux ans, aux bords de l'Helléspont,

auquel on avait reproché jusqu'ici les consonances désagréables du premier hémistiche, *commande la destinée du héros*, et que le monarque soit subordonné, *par l'attitude du vers*, à l'inspiration du poète. Boileau ne se doutait sûrement pas de tout cela.

Au surplus, il est difficile, après avoir lu ce commentaire prétendu, de se persuader que Lebrun y attachât une importance aussi réelle. On sait qu'il marginait ses livres favoris; mais il y a loin d'une note jetée au crayon et dans la rapidité d'une lecture, à l'ensemble d'un travail suivi et digne du public. On est très-libre, sans doute, de fixer son impression du moment, et de mettre à côté de tel ou tel vers : *C'est beau. — Vers malin. — Vers divinement jeté. — Quelle audace de probité ! — Boutade très-plaisante. — Vers d'une bonhomie charmante*, etc. — Mais un commentaire de Boileau, entrepris par un poète célèbre, devait produire un monument digne de Boileau, et capable d'enrichir et d'honorer à-la-fois notre littérature.

Les notes de Lebrun portent le caractère de tout ce qui est sorti de sa plume. A côté des fautes que nous avons relevées, se trouvent des remarques distinguées par la pureté du goût le plus sûr, et par cette justesse d'observation, qui n'appartient qu'à l'artiste long-temps exercé lui-même dans l'art dont il se permet d'apprécier les chefs-d'œuvre; quelques-unes de ces notes étonnent même par la finesse exquise du tact qui découvre et va saisir, dans un vers très-simple en apparence, une beauté, une nuance quelquefois si délicate, si fugitive, qu'elle échapperait sans peine à l'observateur vulgaire. Mais la critique ne rencontre, par malheur, que bien rarement, dans l'ouvrage dont il s'agit, de ces points de repos, où elle se délassait agréablement de la fatigue et de la sévérité de ses fonctions. Il est fâcheux que l'éditeur, enchaîné sans doute par son respect pour la mémoire de Lebrun, n'ait pas pu se permettre de supprimer quelques notes, d'en rectifier d'autres, et de donner à l'ensemble du commentaire, cette précieuse unité de principes qui eût lié ces notes entre elles, et en eût fait un corps à-peu-près complet de doctrine poétique et littéraire. Il nous semble, au contraire, que ce respect même pour un nom justement célèbre, et pour des cendres à peine éteintes, imposait à M. Desislets la nécessité de ne rien laisser échapper qui compromît ou la gloire ou le goût de Lebrun, et il lui restait, à cet égard, plus d'une tâche à faire disparaître. Je me borne, pour finir, à un seul exemple. A propos de ce vers si connu du Lutrin,

Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance;

Lebrun fait la remarque suivante : « *S'excite*, dit-il, qui est extrêmement heureux, n'était pas facile à rencontrer; mettez à la place, *anime*; et tout le charme de la pensée est perdu. » Il est évident que c'est le mérite de l'harmonie imitative du vers, qui disparaîtrait dans le changement supposé; et que le charme de la pensée (s'il y a toutefois un charme ici dans la pensée) y est indépendant du choix des termes. Voilà de ces petits services que doit rendre à son auteur, l'éditeur vraiment jaloux de le présenter au public avec avantage.

Quoiqu'il en soit, il faut savoir gré à M. Desislets d'avoir recueilli et publié ces notes, qui, sans lui, n'eussent probablement jamais vu le jour. C'est un monument précieux dans son genre; c'est le mur mitoyen entre les deux écoles, et il est bon que la limite soit enfin assignée; il était impossible de réunir deux noms qui remplissent plus efficacement l'objet, que ceux de Boileau et de Lebrun. Je ne conseillerai point cependant la lecture de ce Recueil aux jeunes gens, dont le goût n'est pas encore mûr; mais il pourra être consulté avec fruit par ceux qui, déjà exercés dans l'art dangereux et trop facile de notre versification, seront bien-aisés d'en approfondir les ressources et d'en étudier les secrets.

AMAR.

MÉLANGES.—VOYAGES.

Suite du Voyage à Madagascar, en 1802.

(Voyez le Moniteur d'hier.)

Les Andrantsaïes sont des peuples pasteurs brutes et lâches, ils sont le jouet des Antacoves qui leur font la guerre pour avoir des esclaves. Quand ils veulent repousser leurs ennemis chez eux, ils leur offrent des troupeaux en forme de tribut, rachetant par-là leur liberté; ce qui a quelques rapports avec ce que Commerçon, l'abbé Rochon et Raynal disent de la race des nains, qui, pour repousser de leurs montagnes leurs ennemis, leur donnaient des troupeaux.

Ayant eu occasion de voir un nain de cette province, je crus pour un moment que les écrivains et voyageurs que je viens de citer, pouvaient

avoir raison. Je pris donc les plus grandes informations; la chose en méritait bien la peine; car une société d'êtres si petits serait vraiment une chose extraordinaire. Je questionnai le marchand de l'esclave nain que j'avais devant mes yeux; je lui demandai s'il existait des villages d'hommes si petits, et si ce nain n'en serait pas un; il m'affirma qu'il n'existait pas de peuples si petits, mais que souvent il en naissait parmi eux. Je demandai au nain si son père et sa mère étaient aussi petits que lui; il me répondit que non, et que c'était parce qu'il était si petit, qu'on l'avait vendu. Comme je me trouvais à une vingtaine de lieues de la province, je ne manquai pas de renseignements à cet égard; d'ailleurs les marchands d'esclaves sont des gens qui connaissent tout Madagascar, voyageant dans toutes les provinces; tous m'assurèrent qu'il n'existait aucune peuplade de nains. D'après la position de la province des nains que donnaient les voyageurs, ce ne peut être que celle des Andrantsaïes. Ainsi je me crois en droit de relever une erreur trop accréditée et appuyée d'autorités si respectables. Je n'ai pas osé prononcer le mot de *Kimos* dans tout Madagascar; et quand, par les jeux de la nature, il y vient un nain, ils l'appellent *Zaza coute coute* ou *homme enfant*.

Les provinces de l'ouest sont très-peu connues. Quoiqu'on aille souvent à Bonbétoc et à la baie Saint-Augustin, peu de gens ont voyagé dans cette partie, et n'ont pas donné de bons Mémoires. Les Anglais qui partent du Bengale ou d'Angleterre, viennent souvent relâcher à la baie Saint-Augustin ou à Tuléar-bay, pour y faire des vivres et de l'eau. Les Malgaches de cette partie parlent généralement anglais.

La forme du gouvernement n'est pas la même dans toutes les provinces. Le pouvoir est en général héréditaire; mais, comme par-tout ailleurs, l'ambition surmonte les lois; trois provinces sont sous la verge du despotisme, celle d'Ancave, d'Ancove et de la reine de Bonbétoc. Les chefs de ces provinces ont droit de vie et de mort sur leurs sujets: dans les autres provinces, l'on ne peut condamner un criminel que par les lois en usage dans la province où s'est commis le délit.

Chaque village est gouverné par un chef; mais une province ne l'est jamais, hors celles d'Ancove et de la reine de Bonbétoc: le chef a plus ou moins de puissance, selon qu'il a plus de considération, de richesses et de bravoure; souvent l'on voit trois chefs dans le même village.

Comme les anciens rois bergers, les chefs cultivent leurs biens conjointement avec leurs esclaves; ils n'ont pas le droit de lever des impôts sur leurs sujets, les frais à faire dans une guerre étant en commun.

Les classes du peuple sont divisées en libres et esclaves: les libres se divisent en marchands, en cultivateurs et en agens qui cherchent de l'emploi et qu'on nomme *marmites*; les esclaves se divisent en esclaves proprement dits, ou appartenant à des hommes libres, et en esclaves d'esclaves qui n'appartiennent pas au premier maître. L'esclavage est très-doux parmi eux; l'esclave mange avec le maître; ils ne les frappent point, et quelquefois ils ne peuvent les vendre; le maître qui aurait un champ de riz à planter, ne pourrait détourner son esclave occupé à planter le sien.

La guerre déclarée, tout le monde est soldat dès qu'il est en état de porter les armes.

C'est par le commandement général que l'on distingue le chef le plus puissant.

Les guerres sont sans grande effusion de sang; le but en est d'enlever des moissons ou des esclaves.

Les lois sont d'une grande simplicité: l'assassinat y est puni de mort; l'on attache le patient et on le sagaye: le métier du bourreau n'ayant rien de déshonorant pour celui qui l'exerce, chacun exerce son adresse à le percer de son arme. Il peut pourtant se racheter par un grand nombre d'esclaves. L'empoisonneur est puni du poison, ou du supplice du feu; le voleur est condamné à la restitution de la chose volée, et au double de la valeur en faveur de la personne volée. Pour un voleur tué dans l'entourage du volé, on ne vous poursuit pas; vous êtes obligé de donner quatre piastres au chef du village. Si vous le tuez hors de votre entourage, la chose est regardée comme assassinat et punie comme telle.

L'adultère est condamné à une amende considérable envers le mari.

Tout criminel doit être jugé dans un cabare. Je vais décrire la manière d'y procéder.

Le cabare est une assemblée générale du canton où président les chefs et les vieillards. Tout s'y décide, la paix, la guerre, les lois et les plaidoyers.

L'assemblée étant formée, le plus ancien, en frappant la terre avec sa sagaye, jure dessus que la décision du cabare, telle qu'elle soit, sera exécutée à la rigueur: alors on met le *dine* sur les chefs. Si c'est de guerre ou de paix dont il s'agit, le *voeu* unanime la décide; mais si c'est d'un plai-

doyer dont il s'agit, les deux parties vont trouver les vieillards qui connaissent le mieux les lois; chaque partie plaide sa cause, déduit ses preuves et tâche de les subjuguier, car ce sont eux qui feront le rapport dans le cabare. A chaque preuve évidente que l'on fournit, les vieillards mettent dans une calotte un petit morceau de bois; chaque preuve que fournit l'adversaire, ils mettent encore dans un autre *séton* ou calotte un autre petit morceau de bois; le plaidoyer des deux parties étant fini, ils comptent le nombre de preuves pour, et le nombre de preuves contre, par le nombre de petits morceaux de bois, et établissent leur jugement là-dessus; ils font leur rapport à l'assemblée; alors le cabare absout ou condamne. Si le fait est douteux, et que la partie nie ce dont elle est accusée, on la renvoie à l'épreuve du tanguin.

Le *dine* est une formule d'imprécation et en même temps un serment, que l'on met sur un ou plusieurs chefs. La formule du serment est singulière, et consiste à dire: « Je jure que je ne suis pas coupable de ce dont on m'accuse; que si ce que je dis est faux, que tel chef soit écrasé par la foudre, par la puissance de l'Être suprême, ou qu'il devienne tel ou tel animal. » Si celui qui a juré de cette manière a fait un faux serment, il est condamné à l'esclavage par le chef, sur lequel il a mis le serment.

Le plus cruel des usages malgaches est l'épreuve du tanguin. Quelqu'un soupçonné de crime ou de vol, est obligé, pour se justifier, d'avoir recours à l'épreuve du tanguin, et souvent y est condamné par le cabare. S'il a le bonheur de supporter l'épreuve du tanguin, il est absous; s'il succombe, ses biens sont confisqués. Cet usage barbare a beaucoup de rapport avec les épreuves de l'eau, du feu et des armes, connues des anciens, et qui montrent l'état de barbarie et d'ignorance où nous étions alors.

Le tanguin est un poison très-corrosif; il a beaucoup de rapport par les feuilles avec le manguier de l'Inde, et par le fruit avec le machéniller, ou manceniller de l'Amérique: ce fruit est de toute beauté, coloré comme nos pommes d'api. Il fait bon de prévenir de ses qualités nuisibles ceux qui pourraient avoir l'imprudence d'en vouloir manger; ce fruit pernicieux contient deux noix de moyenne grosseur, et c'est d'elles dont on se sert pour l'épreuve.

La personne condamnée à prendre le tanguin est attachée à un arbre; l'*empananguin* ou exécuteur de la cérémonie prend la noix, la frotte sur une pierre raboteuse, et en dissout une très-petite partie avec de l'eau. Il demande à l'accusé s'il veut avouer le crime qu'on lui impute, ou s'il veut prouver son innocence par l'épreuve du poison. Si la peur lui fait craindre l'épreuve et qu'il avoue, il est relâché pour subir le jugement du cabare. S'il persiste à se déclarer innocent et à vouloir soutenir l'épreuve, l'*empananguin* lui fait avaler un plein dé de poison; il évoque les puissances infernales, pour qu'elles fassent connaître la vérité d'avec le crime; l'activité de ce poison est terrible, elle se manifeste au bout de dix ou douze minutes. Les fumées corrosives lui montent à la tête et lui troublent totalement la raison; il est dans un délire furieux, et s'accuse de choses invraisemblables; tous ses traits se retirent; ses muscles sont dans une tension générale, et il succombe plus souvent qu'il n'en échappe; le malheureux expire dans des tourmens horribles; une demi-heure après, son corps est en putréfaction. Ceux qui en échappent, menent une existence malheureuse; atteints de convulsions et de vertiges, ils restent pour la plupart imbéciles.

J'insisterai beaucoup à ce que les Européens tâchent d'abolir cette cruelle et pernicieuse coutume. Dans l'Inde, les femmes brahmines ne se brûlent plus si souvent, depuis que les Anglais ont mis une borne à ces sacrifices inhumains.

Les Malgaches du bord de la mer commencent à revenir de cette superstition; alors ils font l'épreuve sur des chiens ou sur des poulets, et souvent la fourberie condamne l'innocence. On a découvert dernièrement que si l'*empananguin* était gagné par une des parties, il retournait la noix du côté du germe pour celui qu'il voulait condamner, parce que le poison est bien plus subtil de ce côté que de l'autre.

Le Malgache est adonné dès son enfance à la superstition, qui gâte souvent en lui les germes des meilleures qualités. Il est étonnant de voir un peuple à demi-civilisé, de gaieté de cœur, condamner à la mort un enfant venu dans les jours malheureux. Ils les exposent dans les bois, et ils y périssent de froid et de faim.

La circoncision est en usage dans toute l'île. Les historiens fixent généralement l'époque de cet usage aux incursions des Arabes dans cette île, et qui y ont introduit beaucoup de leurs coutumes; cependant ils ne sont pas mahométans, comme l'assurent des auteurs mal instruits.

Leur cérémonie de la circoncision diffère beaucoup de la mahométane. Le jour déterminé pour

cette fête, tous les travaux cessent dans le village; tous ceux qui ont des enfans à circoncire mènent autant de bœufs que d'enfans, avec une grande quantité de liqueurs fortes; on égorge les bœufs, et on en place les cornes sur des poteaux entaillés. Les festins, les danses, le simulacre du combat de la sagaye, annoncent les préliminaires de la cérémonie; l'empananguin, armé du fatal couteau, demande ses victimes: alors les jeux cessent, les pères s'emprescent de présenter leurs enfans; et, pendant qu'on amuse ces innocens, l'empananguin tranche ce qu'il croit de trop, et range les prépuces sur une longue planche; il applique des poudres astringentes, pour arrêter l'hémorragie de la partie blessée; on charge les fusils, et, au lieu de balles, on introduit dans chaque arme un prépuce, et on en fait une décharge générale. L'ancienne coutume était que l'empananguin les avalât, mais il craint l'indigestion. Ils recommencent leurs festins et leurs danses, et ne finissent que quand ils n'ont plus de liqueurs fortes.

Un des beaux usages des Malgaches, est le lien du sang ou alliance solennelle que deux personnes contractent, et par lequel on s'oblige à rendre tous les services dont on est capable à celui qui se trouvera dans le besoin: on acquiert tous les droits de la parenté par ce serment, et les ennemis de l'un sont nécessairement les ennemis de l'autre. Deux personnes étant convenues de contracter cette alliance, assemblent les principaux du village dans lequel se passe la cérémonie: on se fait une légère incision au creux de l'estomac, on imbibé deux morceaux de gingembre du sang des deux personnes, et un chacun mange le morceau teint du sang de la personne avec qui l'on se lie; celui qui est chargé de faire la cérémonie mêle dans un vase de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent, de la poudre, etc. etc., et c'est ce qu'ils nomment les témoins du serment; il trempe deux sagayes dans ce mélange, et, les frappant avec l'instrument qui a servi à se faire la blessure, il fait des imprécations terribles; leur formule d'imprécation est ordinairement conçue en ces termes: « Grand Dieu, maître des hommes et de la terre, nous te prenons à témoin du serment que nous contractons: que le premier de nous qui le faussera soit érasé par la foudre; que la mère qui l'aura engendré soit dévorée des chiens; et, repoussant le mauvais génie qu'ils croient toujours prêt à s'opposer aux bonnes intentions, ils lancent leurs sagayes aux quatre points cardinaux.

L'on jure sur la Terre, le Soleil et la Lune de s'y conformer, et on boit un peu du breuvage décrit ci-dessus, en priant toutes les puissances de le faire tourner en poison pour celui qui ne fait pas le serment de bonne foi.

Leur construction ne s'étend pas fort loin, mais suffit à leurs besoins. Leurs maisons sont encore très-simples, si on peut appeler ainsi des cabanes couvertes en feuilles; leurs pirogues ordinaires sont des troncs d'arbres creusés et écartés au feu, pour leur donner un plus grand volume. Les pirogues de guerre diffèrent beaucoup de celles-ci: après avoir coupé un certain nombre d'arbres, ils les travaillent avec des haches et en forment des planches, ne connaissant pas l'usage de la scie qui leur abrégierait le travail; ils assemblent leurs planches en les recourbant, et les lient avec des cordes de distance en distance; ils ajoutent des membres pour les renforcer; ils introduisent dans leurs coutures des feuilles de ravinale pour leur tenir lieu de carène: ces pirogues vont à la voile et à la rame; c'est avec elles qu'ils vont à la pêche de la baleine. L'on remarque l'intrépidité du Malgache dans cette pêche; il s'y embarque huit rameurs; celui qui est réputé le meilleur pêcheur, s'arme du harpon. Comme la superstition vient se mêler dans toutes leurs opérations, ils font des sacrifices pour éloigner le danger; puis ils se mettent à la poursuite de la baleine: le maître pêcheur tient en main le harpon auquel est attachée une bosse de vingt brasses de long; étant près de la baleine, il lui lance l'harpon dans la jointure de la tête à l'épine, et manque rarement son coup; la baleine se sentant blessée, les entraîne avec une rapidité étonnante; elle leur fait faire quelquefois cinq ou six lieues: quand ils sont entraînés trop loin, ils coupent leur bosse; mais s'ils peuvent affaiblir la baleine par des coups multipliés de sagaye, ils en viennent facilement à bout et retournent triomphans dans leur village, où on les félicite de leur bonne pêche; car la baleine est un mets très-délicat pour eux.

La construction de leurs maisons est très-simple, ils enfoncent des pieux en terre, garnissent l'intérieur de côtes de ravinale, ce qui

fait une espèce de cloison. Le toit de leurs maisons est fait avec les feuilles du même arbre; cet arbre leur est d'une grande utilité; ses feuilles leur tiennent lieu de vaisselle.

L'industrie du Malgache se montre aussi dans la manière d'arranger leurs forges; ne connaissant pas l'usage du soufflet, ils creusent des troncs d'arbres cylindriquement, et à la partie inférieure ils adaptent des canons de fusils qu'ils introduisent dans ces cylindres, des morceaux de bois garnis de cuirs, et les font aller alternativement, ce qui remplit la destination de nos soufflets à deux ames.

Madagascar est d'une si grande étendue qu'il est difficile à un seul homme d'en connaître les productions, si cela n'est même pas impossible. Elle offre dans son étendue une variété de productions si grande, tant de botanique que de minéralogie, qu'il faudra bien du temps pour parvenir à connaître ces différentes parties. J'entrerai dans quelques détails sur plusieurs de ces objets; mais je suis loin de prétendre à en donner un résumé exact.

Dans la province des Bétanimènes, l'on trouve au pied des montagnes qui commencent à s'élever dans les hauts de la rivière d'Andévous, un village nommé *Ranou-Mafane*, qui en leur langue, signifie *village des eaux chaudes*. Il a pris son nom d'une source qui sort du milieu d'un marais, et dont le degré de chaleur est aussi fort que celui de l'eau bouillante. Les animaux qui ont le malheur de traverser le marais y meurent sur-le-champ; la source va se joindre à une petite rivière qui porte le même nom; nulle trace de volcans dans cette partie ne fait présumer que ce sont des pyrites en décomposition qui lui donnent ce degré de chaleur: l'analyse de ces eaux n'a pas encore été faite, et mériterait pourtant de l'être.

Les maladies de Madagascar étant toujours accompagnées d'obstructions, si la chimie prouvait qu'elles sont bonnes pour ces maladies, les Européens en tireraient de grands secours.

Les blocs de cristaux dont cette île est parsemée, sont de la plus grande beauté; l'on en trouve qui ont jusqu'à vingt pieds de circonférence; les plus beaux sont ceux que j'ai vus dans les montagnes de Béfour; une d'elles en est toute semée: lorsque le soleil y jette ses rayons, elle brille d'un grand éclat. La grande quantité de sable dont Madagascar est couverte, n'est que des débris de ces cristaux, et serait propre à faire de très-beau verre par sa grande blancheur.

Les montagnes du lac Nossivée offrent beaucoup de minéraux, tels que l'étain, le plomb et le fer; un minéralogiste éclairé pourrait y en découvrir de plus précieux; j'ai vu des grenats et de très-belles agates noires qui en sortaient. On a trouvé dernièrement sur les bords de la mer un bloc d'ambre gris qui pesait vingt-cinq livres.

La grande quantité de mines d'or de chat que roulent les rivières, a fait croire à beaucoup de voyageurs qu'il y avait de la poudre d'or: le fait est que je n'en ai pas vu; celui qu'on traitait anciennement au fort Dauphin, avait été apporté dans l'île par les Arabes.

Les animaux en sont trop bien connus pour que j'en donne la description: ce que je peux assurer, c'est que le vrai singe cercopitheque ne s'y trouve pas, quoi qu'en disent beaucoup de voyageurs.

La partie de la botanique n'est pas bien connue; l'on n'a examiné que les plantes du bord de la mer, mais non celles de l'intérieur. On a fait une grande perte dans M. Michaux, qui se préparait à voyager dans l'île, et qui était frappé de l'abondance et de la variété de plantes inconnues en Europe. M. Lechapelier jouissant d'une mauvaise santé, et étant dénué de secours de la part du gouvernement, qui l'a pour ainsi dire abandonné, ne peut se donner toutes les peines que comporte sa mission.

BEAUX-ARTS.

On avertit les amateurs, que la vente publique de la précieuse collection de tableaux de feu M. Gerard Vander Pot, de Groeneveld, contenant les chefs-d'œuvre de G. Dow, Ad. et W. Vandeveld, P. Potter et autres célèbres artistes, aura lieu à Rotterdam le 6 juin 1808 et jours suivans.

Le catalogue se distribue à Rotterdam, au bureau des commissaires aux ventes publiques;

A Paris, chez M. Alex. Paillet, rue Vivienne, n° 18;

A Londres, chez M. Christie;

A Bruxelles, chez M. P. J. Thys;

A Francfort, chez M. J. J. Ettling;

A Hambourg, chez M. Pachescheffsky.

LIVRES DIVERS.

Le Marchand Forain et ses Fils, par M. L..., auteur de l'Infidèle par circonstance, d'Aglæ, d'Elisabeth Lange, etc. 4 vol. in-12.

Prix, 7 fr. 50 c., et franc de port. 10 fr.

A Paris, chez J. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

Manuel des personnes incommodées de hernies ou descentes, de vices de conformation, ou d'autres infirmités, au moyen duquel il leur sera facile de se diriger dans l'usage des bandages ou des machines indispensables pour leur traitement; par M. Pipelet, médecin et chirurgien-herniaire, membre de la Société de Médecine de Paris, etc.; 2^e édition, corrigée et augmentée par l'Auteur.

Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port.

A Paris, chez l'Auteur, rue Mazarine, n° 21.

Loth, poème en trois chants; petit volume in-18 de 120 pages.

Prix, broché, 75 c., et 80 c., franc de port.

A Paris, chez Buisson, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10.

Nouvelle Méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité; par Avenbrugger; ouvrage traduit du latin, et commenté par J. N. Corvisart, premier médecin de S. M. l'EMPEREUR ET ROI, etc. Un vol. in-8° grand format.

Prix 7 fr., et 8 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Migneret, imprimeur, rue du Sépulcre, fauxbourg Saint-Germain, n° 20; et chez Nicolle, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 15.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche. — Demain, *Œdipe*, et les *Amours d'Antoine et de Cléopâtre*.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, le Cantatrice Villane — Demain, la 2^e repr. d'Ordre et Désordre, com. nouv. en 3 actes en vers.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, Mlle de Guise, op. en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, M. Guillaume; Mlle Demorange continuera ses débuts par le rôle de Cécile; la Vallée de Barcelonnette, ou le Rendez-vous de deux Hermites, et Mincétoff.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, le Mariage du Mélodrame et de la Gaîté, suivi de la Tête du Diable.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunat. Aujourd'hui, Relâche.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Français en Pologne.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal; l'entrée est par la cour des Fontaines, n° 1. — Tous les jours, à huit heures du soir.

Spectacle de M. Olivier, rue de Grenelle Saint-Honoré. Spectacle tous les jours à huit heures, sans exception. M. Olivier répètera les Tours les plus curieuses, et les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la cour.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michandière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différens peuples, rue de Seine, faubourg St.-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles, sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc., est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

L'abonnement se fait à Paris, rue de Poitevin, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour 6 mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce Journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 4, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A PARIS, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14